

CHAPITRE 10

SAINT-BRIAC (SUITE) 1933 - 1937

L'Héritier et Tsarévitch, le grand-duc Vladimir Kirillovitch, eut seize ans le 30 août 1933. Selon les lois dynastiques, il avait atteint sa majorité et, si les circonstances l'exigeaient, à supposer qu'il fût élevé au trône, il pourrait gouverner sans régence. Leurs Majestés décidèrent de célébrer cet événement avec une solennité particulière. Ayant été informés de cet événement, tous nos représentants répondirent en adressant de tous les bouts du monde leurs souhaits à l'Héritier. Pour les célébrations de Saint-Briac, plusieurs délégations vinrent de Paris, les délégations du Conseil de Sa Majesté, du District du Corps impérial de l'Armée et de la Marine, de l'Union des Mladoross ainsi que plusieurs personnes indépendantes. Il y eut aussi l'arrivée des grands-ducs André Vladimirovitch et Dmitri Pavlovitch. Ce dernier avec Kasem-Beg représentait l'Union des Mladoross. A.A. Bachmakoff représentait le Conseil de Sa Majesté et le général A.S. Olekhnovitch le District du Corps impérial de l'Armée et de la Marine.

Un office religieux solennel comprenant un service d'actions de grâce fut célébré le matin à la villa Argonid par l'archiprêtre Basile Timofeev suivis par les félicitations d'usage adressées au Tsarévitch. Les participants étaient ensuite invités à un cocktail dans le jardin de la villa de Leurs Majestés. Ensuite, sur invitation de Dmitri Pavlovitch, le déjeuner fut servi pour la Famille impériale et les autres invités à l'Hôtel Gallic à Dinard. Parmi les invités, il y avait A.A. Bachmakoff, le prince Volkonsky, A.S. Olekhnovitch, E. Childknecht, Glebovsky, A.L. Kazem-Bek, V. Zbychevsky et l'entourage de Leurs Majestés à Saint-Briac, C.L. Stefanovitch, le prince M. Tchavtchavadzé ainsi que ma famille et moi-même. A.A. Bachmakoff adressa au Tsarévitch un discours de bienvenue auquel ce dernier répondit. C'était le premier discours du Tsarévitch en présence de nombreux auditeurs. Le discours avait été préparé par ses parents et il l'avait appris par coeur afin de ne pas bafouiller en cette occasion solennelle. Vladimir Kirillovitch s'en tira honorablement, il évita le ton monotone, plaça ses accentuations où il fallait et s'exprima avec sincérité. Il reçut l'approbation de tous. Les parents royaux étaient légitimement fiers de leur fils. Le déjeuner fut un succès incontestable.

La journée se termina sur une note particulièrement agréable pour Wladimir Kirillovitch : Dmitri Pavlovitch lui offrit une motocyclette. Elle n'était pas très puissante, mais c'était une vraie motocyclette. Ses parents étaient un peu contrariés car ils craignaient que leur fils n'ait un accident. Wladimir Kirillovitch, lui, était ravi. Il essaya immédiatement l'engin.

A l'âge de seize ans, le grand-duc Wladimir Kirillovitch était devenu un jeune homme mûr ; il était gai et qui adorait le sport. La vie au grand air de Saint-Briac lui avait donné de la force physique. Sous l'influence de sa famille et de son entourage, il avait mûri plus rapidement qu'il n'est habituel, mais, en même temps, il était resté un enfant très innocent, ce qui prouvait la pureté de son âme. Bien qu'il ne fût jamais allé à l'école, il devint un homme capable de communiquer avec les autres, peut-être parce qu'il était constamment entouré par des personnes de son âge. Tous ceux qui participèrent à ce jour de fête se séparèrent convaincus qu'un brillant avenir attendait Wladimir Kirillovitch.

Comme la fin de l'année 1933 approchait, le bal traditionnel du District du Corps impérial de l'Armée et de la Marine ainsi que celui de l'Union des Mladoross eurent lieu respectivement le 18 novembre et le 14 décembre. Les bals étaient une affaire cruciale dans la vie du District du Corps impérial comme dans celle de l'Union des Mladoross parce qu'ils constituaient la source principale de leurs revenus. Comme l'organisation d'un bal coûtait cher, le prix des billets devait être élevé, ce qui rendait la vente difficile, si bien que toutes les ressources locales étaient mobilisées pour l'occasion. Sa Majesté Victoria Feodorovna et la

grande-duchesse Kira Kirillovna se trouvaient à Paris à cette période en 1933 et par, leur présence, elles contribuèrent grandement au succès du bal des Mladoross.

Le général Lokhvitski mourut le 4 novembre 1933. Il était malade depuis deux ans et ne pouvait plus participer activement à notre travail. Tous ses espoirs de former une armée d'Extrême-Orient et d'intervenir dans le commerce maritime de la Sibérie s'étaient évanouis depuis longtemps. Il faut dire que les gouvernements soviétiques et japonais avaient renforcé leur position. Au cours de ces dernières années, un malaise politique avait commencé à se manifester à la fois en Allemagne et en Extrême-Orient, mais cette région était hors de la zone des intérêts de l'Europe. D'autre part, les relations des autres gouvernements avec le gouvernement soviétique s'étaient amplifiées et les échanges commerciaux s'étaient mis en place. Il y avait par conséquent peu d'espoir que les autres gouvernements entreprennent des actions contre le gouvernement soviétique.

Durant l'été 1933, le prince Michel Tchavtchavadzé de l'Union des Mladoross raconta qu'il avait rencontré à Paris un ancien officier nommé Taranovsky qui lui avait demandé de se renseigner pour savoir si j'accepterais de l'aider dans une affaire importante et secrète qui, si elle avait une issue favorable, rapporterait au Mouvement une forte somme d'argent. Il ne divulguerait son secret qu'à moi seul et il me proposa de nous rencontrer pendant mon prochain séjour à Paris.

Le 29 juillet 1933, j'étais à Paris et je rencontrai Taranovsky. Son projet secret se révéla être en grande partie une aventure. Peu avant le début de la Guerre civile en Russie, alors qu'il était officier de troupes cosaques au Kouban, on lui avait confié la mission d'évacuer la réserve d'or de la banque gouvernementale de Tbilissi. La Géorgie toute entière était alors en pleine révolution. On s'attendait à ce que la Géorgie proclame son indépendance et confisque la réserve d'or.

Il fut décidé de transporter l'or à travers une partie du territoire turc temporairement occupé par les Russes et de le déposer à un endroit déterminé à l'avance sur la Mer Noire d'où il serait convoyé par bateau en Russie. La caravane transportant l'or était escortée par un peloton de cosaques. Alors qu'ils traversaient la région très déserte du lac Van, ils furent repérés par une force turque supérieure en nombre. Taranovsky craignait que les Turcs n'attaquent et ne s'emparent de l'or, si bien qu'il ordonna de l'enterrer et marqua sur sa carte l'endroit où le « trésor » était caché. Selon Taranovsky, le trésor était constitué de lingots d'or qui valaient plusieurs millions de roubles. Les cosaques tentèrent alors de s'enfuir, mais ils furent capturés et tués par les Turcs hormis deux hommes qui réussirent à s'échapper. L'un d'eux était Taranovsky. Cela s'était passé en 1917, il y avait presque seize ans de cela. Taranovsky n'avait jamais réussi à trouver l'argent pour organiser une expédition destinée à récupérer l'or. La situation se compliquait du fait que le but de l'opération devait être caché aux Turcs afin d'éviter qu'ils ne réclament l'or pour eux-mêmes.

Taranovsky sollicitait mon aide pour trouver les fonds destinés à une prétendue expédition scientifique de recherche archéologique. Je dis à Taranovsky que je doutais fort qu'il eût la chance de trouver un mécène disposant de suffisamment d'argent pour se lancer dans une telle expédition. Je lui expliquai aussi que personne ne le ferait sans avoir un moyen quelconque de vérifier l'exactitude de ses dires. Taranovsky me répondit qu'il serait absurde d'inventer une telle histoire car il n'en tirerait finalement aucun profit mais au contraire beaucoup de soucis. Sa réponse paraissait assez plausible, mais qui pouvait savoir quels mobiles se cachaient derrière une telle proposition ? Par exemple, il pouvait s'agir non pas d'une réserve d'or légitime mais de l'or dérobé par des voleurs. A cette époque et dans des endroits aussi éloignés, tout était possible.

Au point où nous en étions, cependant, la source de l'or était moins importante que le fait de savoir s'il était toujours là ou pas. Il eût été déraisonnable de la part de Taranovsky, semble-t-il, d'inventer une telle histoire parce que toute personne qui consentirait à financer l'expédition le surveillerait certainement de très près. Comme il se rendait compte que je ne lui faisais pas entièrement confiance, il me dit qu'il me montrerait la carte et confierait tous les détails aux personnes intéressées. Il exigeait seulement de participer à l'expédition. Je ne croyais guère au succès cette entreprise. Même si j'étais prêt à croire que l'or existait bien à l'endroit indiqué, je ne pouvais imaginer comment, par exemple, on pourrait le faire

sortir du pays et le convertir en liquide sans que cela se sache, ou bien comment on pourrait forcer les autres membres de l'expédition à garder le secret. J'écrivis cependant à Biskoupsky pour le mettre au courant de la proposition parce que je pensais qu'il y avait plus de chance de trouver parmi les Allemands une personne susceptible de s'intéresser à ce projet. Je fis à Sa Majesté un rapport sur l'affaire. Il la désapprouva totalement et me dit que même si la Chancellerie pouvait apporter son aide au départ en trouvant quelqu'un pour financer l'opération, elle devrait s'abstenir de s'engager davantage. Un bon mois s'écoula et j'avais cessé de penser à l'affaire lorsque je reçus une lettre de Biskoupsky m'informant qu'un de ses amis, un homme d'affaires allemand, s'intéressait au « trésor ». L'homme d'affaires passait pour bien connaître la Turquie, car il y avait séjourné pendant la Première Guerre mondiale et il était disposé à venir à Paris discuter la question. La rencontre à Paris fut organisée. Je rencontrai l'homme d'affaires allemand. C'était un homme qui paraissait solide, sociable et pragmatique. Taranovsky, que j'avais prévenu de la visite, me téléphona pour me dire qu'il attendait un appel de son principal partenaire, également un ancien officier de cosaques, qui devait fixer l'heure et le lieu de la rencontre.

Je fus surpris d'apprendre que Taranovsky n'était pas le participant principal à l'entreprise, car, au cours de nos précédentes rencontres, il s'était comporté comme s'il était le seul à prendre les décisions. Ce qui était encore plus surprenant, c'était que le principal associé ne semblait pas pressé d'agir, alors que l'homme d'affaires allemand et moi-même étions impatients d'en terminer avec cette affaire et de nous en aller. Il ne nous restait plus qu'à attendre. Finalement, deux heures plus tard, Taranovsky téléphona pour dire que lorsque son associé avait appris que le financier était allemand, il avait refusé de s'engager, car il était certain que l'Allemand ne voudrait pas garder le secret et révélerait probablement l'affaire aux Turcs qui s'empresseraient de confisquer l'or. Je me trouvai dans l'obligation désagréable de devoir dire à l'Allemand que la rencontre n'aurait pas lieu et qu'il était venu à Paris pour rien. Je ne compris jamais pourquoi Taranovsky et son ami n'avaient pas voulu prendre le risque de s'engager avec un homme d'affaires allemand aussi sérieux. En tous les cas, l'or, à supposer qu'il eût jamais existé, reste enterré dans l'arrière-pays de la Turquie.

Notre représentant local à Sofia, en Bulgarie, m'apprit un jour qu'un homme sérieux et loyal qui travaillait à la cour du roi Boris de Bulgarie souhaitait visiter Saint-Briac. Tenant compte de la garantie que représentait cette référence haut placée, Sa Majesté donna son accord à la visite de N.P. Polidorov. Quand ce dernier apparut, il avait l'air assez ordinaire, mais il était agréable, jovial et il aimait plaisanter ; il plut à tout le monde. Avant de le présenter à Sa Majesté, je le questionnai sur sa profession et ses activités pendant la période qui avait précédé la Révolution. Il expliqua qu'en Russie, il avait travaillé pour la police comme dresseur de chien. Je me demandais quelle situation il pouvait bien avoir à la cour du roi étant donné sa spécialité. L'explication vint aussitôt : il était le dresseur des chiens du roi. Le roi adorait les chiens et il possédait plusieurs chiens de race. Polidorov était chargé de leur « éducation ». Il me raconta que le roi rendait visite au chenil presque tous les jours et parlait avec lui, pas seulement des chiens mais aussi de la Russie. Après ces quatre années de contacts avec le roi Boris, Polidorov avait appris à bien le connaître et à l'aimer. C'est pourquoi, bien qu'il fût exact que Polidorov travaillait à la cour, nous nous attendions à ce qu'il occupât une situation plus élevée que celle de dresseur de chien. Quand je fis mon rapport à Sa Majesté, celui-ci ne put s'empêcher de sourire et fit cette remarque : « il ne s'agit pas d'un chambellan, mais voyons à quoi ressemble ce dresseur de chiens. »

Le dresseur de chien de la cour gagna la sympathie de toute la Famille impériale. Quand il apprit qu'il y avait deux chiens à la villa de Sa Majesté, un berger allemand et un terrier Airedale, il proposa de les dresser pendant qu'il était à Saint-Briac. Il donna aussi beaucoup de renseignements utiles sur la manière de les traiter, de les nourrir, et de soigner leurs maladies. Il nous laissa un bon souvenir à son départ de Saint-Briac.

En Yougoslavie, il y avait un ancien lieutenant de la marine, V.P. Stroeov. Il se consacrait entièrement à la cause de la restauration de la monarchie en Russie et il ne cessait de chercher les moyens de faire progresser notre travail. Malheureusement, ses projets manquaient de réalisme et touchaient parfois même à la fantaisie. Stroeov habitait

dans le sud de la Yougoslavie, quelque part dans la région de Boka-Katorska. Il m'envoya un message urgent (ses plans étaient toujours urgents) expliquant que dans sa région, il se trouvait une île relativement grande près de la côte yougoslave. L'île était inhabitée et les autorités la louaient comme terre à pâturage. Selon son projet, nous devrions louer l'île et y construire des bâtiments pour abriter la Famille impériale ainsi que le Bureau. Stroeï affirma que l'île était pittoresque, que la mer tout autour était belle et que le climat y était tout à fait agréable. Une fois installé sur l'île, avec l'accord du roi et du gouvernement de Yougoslavie, Sa Majesté pourrait déclarer que c'était là temporairement un territoire russe. Ainsi, un état indépendant serait créé, si petit qu'il fût, qui serait probablement reconnu par toutes les nations ne reconnaissant pas l'Union soviétique. Si ce plan réussissait, l'état indépendant serait en mesure de signer des traités politiques et d'obtenir des prêts, ce qui lui permettrait d'agir contre les Soviétiques à travers la Bessarabie grâce à ses liens avec le roi de Roumanie et la sympathie des rois de Bulgarie et de Yougoslavie.

Stroeï pensait que la simplicité de son plan le rendait réaliste. Il avait visité personnellement cette île afin de déterminer quel serait le meilleur endroit pour la construction de maisons et pour savoir si l'on pouvait avoir de l'eau. Puis il avait rencontré les autorités locales et on lui avait affirmé qu'on pouvait louer l'île pour une période de temps indéfinie. A cette époque, des fermiers prenaient l'île en location afin d'avoir des pâturages pour leurs vaches. Stroeï était si plein d'enthousiasme pour son projet qu'il envoyait des lettres presque tous les jours avec de nouvelles idées pour le mettre en application. J'étais désolé pour lui parce qu'il me fallait lui expliquer que la Yougoslavie n'autoriserait jamais la création d'un état spécial sur une île qui faisait partie de son territoire. En réponse à mes rapports sur le plan, les commentaires de Sa Majesté étaient les suivants : « Amusant, mais pas du tout réaliste. »

Maria Kirillovna Chevitch, née Struve (son père était ambassadeur du gouvernement impérial russe à Berlin) était proche de la Famille impériale. Elle avait épousé le général Chevitch, commandant du régiment des Leib-Hussards de la Garde impériale. Elle habitait Paris, si bien que chaque fois que la grande-duchesse Kira Kirillovna venait dans la capitale, elle l'accompagnait invariablement. Avec sa fille Massia, elle venait fréquemment à Saint-Briac où elles étaient les hôtes de Sa Majesté à Ker Argonid. Comme Sa Majesté Victoria Feodorovna avait pleine confiance en Maria Kirillovna elle lui confiait des missions d'une nature personnelle. Maria Kirillovna noua d'étroits liens d'amitié avec notre famille. Elle venait toujours nous voir lorsqu'elle était à Saint-Briac et nous lui rendions visite quand nous allions à Paris.

Il y avait quatre sœurs : 1° Maria Kirillovna Chevitch, 2° la princesse Mestcherskaïa, 3° la veuve du général Orlov et 4° la veuve de Mumm, le célèbre producteur de champagne. La plus connue d'entre elles et la plus populaire était la princesse Mestcherskaïa. Elle était très connue pour ses activités charitables et, en particulier, parce qu'elle avait fondé le « Foyer russe pour les émigrés âgés ». Ce Foyer se trouvait dans une petite ville près de Paris appelée Sainte-Geneviève-des-Bois. En le créant, la princesse Véra Kirillovna Mestcherskaïa avait sauvé de la misère et de la souffrance des centaines de personnes âgées et malades, venant pour la plupart des classes supérieures de la Russie impériale. Au fil des années, le « Foyer russe » devint un coin de la Russie en exil. Il comprenait une belle église et un cimetière attenant. La plupart des émigrés russes qui habitaient Paris y sont enterrés, ayant trouvé là le repos éternel parmi des compatriotes. Si quelqu'un désire savoir quels émigrés russes éminents ont vécu à Paris, il lui suffit de parcourir les allées du cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois.

La princesse Mestcherskaïa a pu accomplir cet exploit de la façon suivante : sa sœur Orlova avait obtenu un emploi de secrétaire auprès d'une milliardaire anglaise à Londres, dont le nom était Miss Paget. Par ses services et sa personnalité, elle sut se faire si bien apprécier par cette milliardaire qu'elles devinrent bonnes amies. La dame anglaise apprit par Mesdames Orlova et Mestcherskaïa le sort des émigrés russes qui avaient été riches, nobles et connus en Russie. Elle décida de les aider en leur assurant une existence dépourvue de souci jusqu'à la fin de leur vie. La princesse Mestcherskaïa lui suggéra de créer pour cela le Foyer russe. Ainsi, Miss Paget fit don d'une importante somme d'argent pour l'achat d'une

propriété à la campagne trouvée par la princesse Mestcherskaïa, propriété sur laquelle se trouvait une grande maison. Elle fournit aussi les fonds nécessaires au fonctionnement de la maison.

Miss Paget s'intéressa au Foyer pendant les premières années de son existence. Elle rassembla des fonds pour permettre aux résidents de se distraire et de visiter les endroits intéressants des environs de Paris et elle leur envoyait individuellement des cadeaux pour Noël.

Madame Mumm, la quatrième soeur, habitait en Allemagne parce que son mari était allemand. Les soeurs étaient très liées et se retrouvaient fréquemment. Maria Kirillovna Chevitch avait un fils, Kirill, qui était Mladoross. Plus tard, il se fit moine et il est maintenant devenu le Père Serge (hiéromoine). C'est un homme d'une exceptionnelle pureté morale. Elle a aussi une fille, Massia.